

A street scene in a colonial town. On the left is a white building with a balcony. In the center is a pink building. On the right is a large stone church with a tall spire. The sky is a vibrant orange and red. The foreground is a solid red field.

PAUL
OHL

LES
FANTÔMES
DE LA
SIERRA MAESTRA



Libre Expression

PAUL
OHL

LES
FANTÔMES
DE LA
SIERRA MAESTRA

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

Mot de l'auteur

Cuba est un point minuscule sur la carte du monde. Une île paradisiaque pour des millions de touristes. Une menace pour les opposants à toute forme de socialisme révolutionnaire.

Symbole du Nouveau Monde, réduite par l'extermination de ses premiers habitants et repeuplée par l'importation massive d'esclaves, l'île de Cuba fut aux premières loges d'un opéra de terreur conçu par les chefs d'orchestre de la Conquête.

Dans cette île que l'on affichait fièrement comme la « perle des Caraïbes », les effets de la Conquête ont continué leurs ravages. Des Espagnols aux Américains, les règnes successifs des dictateurs, des multinationales, des grands propriétaires terriens se sont perpétués cinq siècles durant. Des millions d'hectares passés entre les mains des colonisateurs, exploités aux profits d'intérêts étrangers, ont accentué la dépossession économique, sœur de la pauvreté. Occultée par la propagande, cette réalité porte toujours les stigmates de la tragédie néocolonialiste.

En 1989, je préparais *Soleil noir*, roman consacré à la chute de l'empire inca et aux conséquences de la Conquête. J'avais alors séjourné au Pérou et en Bolivie. En ce jour de juillet, sortant de la mine de Potosí, sur le toit bolivien, il me parut évident que ce lieu dissimulait une pauvreté humiliante. J'étais arrivé en simple voyageur, mais ce que j'y avais vu, entendu et ressenti au plus profond de mon être suffisait à faire de tout humain normal un révolutionnaire.

Vingt-cinq ans plus tard, après plusieurs voyages en Amérique centrale, dans les Antilles, et en particulier à Cuba, j'avais compris que ma quête n'était pas terminée. Cette fois, elle allait passer par la révolution cubaine. Conséquence d'un long asservissement et de luttes sanglantes pour l'indépendance, cette révolution est devenue un événement majeur de l'histoire du XX^e siècle. Elle a incarné un idéal insensé et le destin héroïque d'un petit peuple tenu en otage par la plus grande puissance économique et militaire du monde.

Le souffle de cette révolution est aujourd'hui passé, mais l'île de Cuba demeure hantée par ces fantômes que nul n'est parvenu à réduire au silence.

Paul Ohl
24 juin 2014

Première partie

Une cité sous les étoiles

« Enfin est née La Havane
de Hemingway.
Une Havane de fumées,
de lanternes, d'ombres.
Que fait-il de ces cannelures,
de ces corniches, lui qui
a frôlé la mort en Italie,
lui qui vient de Key West ? »
Gérard DE CORTANZE, 1997

Entre l'Atlantique et la mer des Caraïbes surgit le joyau des Grandes Antilles: l'île de Cuba.

L'immensité océane vient lécher la barrière rocheuse que surplombe la longue muraille du Malecón. Une ville parée des attributs de deux mondes s'y dresse. Trois forteresses, hérissées de canons d'une autre époque, la gardent de chaque côté du canal d'entrée. Le Morro, tourné vers la mer, et la Cabaña, qui surplombe la baie. La troisième, la Fortaleza de la Real Fuerza, pointe ses tours d'angle à quelques rues de la vieille cathédrale.

La Havane passe, chaque jour depuis cinq siècles, d'ombre à lumière. S'y répand un incessant mélange d'odeurs de tabac, de rhum, d'air salin, de vieille terre humide, de sueur. La grande cité coloniale a enfermé dans sa mémoire les époques des capitaineries espagnoles et anglaises, les luttes des colons aristocrates, les rêves d'une bourgeoisie créole, les complots des sociétés d'exploitation et des chefs mafieux, les coups d'État des sergents et des généraux, les trahisons et les assassinats, la naissance d'une musique afro-cubaine, les voix d'une poésie révolutionnaire. Ses murs ont servi de lieux d'exécution, sa terre à ensevelir des martyrs. Elle a entendu son fils le plus illustre, père spirituel de l'indépendance, José Martí, lui dire et redire que « la patrie est un autel et non un piédestal ».

Mille fois La Havane a été menacée par la mer qui la baigne. Autant de fois fut-elle prise d'assaut par les déferlantes s'attaquant au Malecón, le débordant de ses écumes

furibondes, noyant les rues, s'attaquant aux façades de proximité. Et passent les cyclones, les chaleurs d'été, les cieux de plomb, pour céder au grand calme, à la fraîcheur marine, aux crépuscules dont les ors ressemblent à un cadeau des dieux.

Cité d'anges et de démons, La Havane a, sans cesse, oscillé entre la splendeur et l'abandon. Rebelle, aristocrate, métisse, négrière, ouvertement catholique, mais secrètement acquise à la *Santería*, la cité des illusions ne s'était libérée du joug espagnol que pour subir celui des Américains. En quête d'indépendance, prise en étau entre les feux du soleil caraïbe et les ouragans de septembre, La Havane continue de s'offrir, toujours grouillante et déchaînée, jungle urbaine et musée à ciel ouvert, telle une maîtresse de fer, à tous les conquérants, exploiters et rares libérateurs du monde. Sans qu'aucun ne la possède véritablement.

S'étalant depuis les collines et coteaux de San Francisco de Paula jusqu'aux longues bandes sablonneuses de Playa del Este, La Havane provoque, étonne, bouleverse. Dômes, palais, églises et hôtels font renaître le faste de Madrid autant que les éclats de Paris. Là, le Capitolio, renvoyant fidèlement l'image et la superbe de l'original, à Washington. Il est une place forte de l'Amérique latine, le symbole de l'hégémonie américaine. Il domine le Parque Central et ouvre sur le Paseo del Prado. Celui-ci s'enorgueillit de huit lions de bronze, de bancs de marbre, de rangées d'arbres érigés en sentinelles, mais surtout d'un vaste ensemble architectural aux arches mauresques, aux colonnades néoclassiques, aux mosaïques andalouses, aux lampadaires de fer forgé à l'allure d'œuvres d'art. Le chef-d'œuvre d'avant-scène cède à un labyrinthe de ruelles encloses dans l'enceinte baroque, véritable creuset d'un métissage de cultures. Influences combinées d'art gothique, renaissance, néoclassique, art déco; influence lointaine d'une conquête arabe de la péninsule ibérique. Reflets d'une cité de tous les débordements, La Havane s'étend sans cesse, repousse les frontières, nivelle ses collines, remplace ses palais par des

banques, rêve de faire de Vedado et de Miramar un petit New York et un second Miami.

Ainsi, en 1949, La Havane se rythmait au balancement sensuel des hanches des belles-de-nuit de la rue Lamparilla. Dans le palais présidentiel, dont la décoration toute de marbre et de verre fut l'œuvre de Tiffany de New York, le président Carlos Prío Socarrás ne décidait de rien sinon de s'enrichir impunément. Il se contentait de gravir l'escalier qui mène au premier étage de l'édifice, de distribuer des sourires, des poignées de main, et, plus discrètement, des liasses de dollars, puis d'admirer, comme si elles étaient siennes, les fresques ornant le haut plafond du Salon des Miroirs.

En fait, le sort de Cuba se décidait ailleurs, toujours à La Havane, mais dans le quartier huppé de Vedado, dans les suites du luxueux hôtel *Nacional*. De ses jardins, à l'ombre de palmiers royaux, la vue sur la cité et la baie était imprenable. On y apercevait la large promenade du Malecón qui suivait les contours du front marin.

Le *Nacional* était le quartier général de Meyer Lansky, le patron des casinos, de la prostitution et de toutes les entreprises de divertissements de La Havane. En réalité, il était le parrain de la mafia cubaine. Trois ans plus tôt, l'hôtel avait ouvert ses portes à la rencontre de réconciliation entre les patrons du crime organisé d'Amérique. Les Genovese, Luciano, Costello, Trafficante, Anastasia et plusieurs autres avaient décidé de l'allure et de l'ampleur que prendrait l'industrie du crime pour des années à venir. Au grand plaisir de Lansky, il fut résolu que La Havane deviendrait la putain la plus convoitée du monde, couchant dorénavant dans des draps de satin et s'affichant sertie de diamants.

Il était su par tous les aventuriers et autres démons que La Havane était la cité de tous les vices et le plus bel endroit de la terre pour s'y perdre. « *Un paraíso bajo las estrellas* », disait-on chaque nuit. Un paradis sous les étoiles, rien de moins.

Le *Castillo de Farnés* occupait le coin des rues Monserrate et Obrapía depuis plus de cinquante ans. Une véritable institution dans ce quartier chaud de La Havane. Au-dessus de l'entrée, des armoiries sculptées dans la pierre représentaient une corne d'abondance débordante d'épis de maïs. Tout à côté, surplombant l'auvent, une enseigne voyante reprenait les mêmes motifs sur fond azuré. En face du restaurant s'élevait l'imposant immeuble du Museo Nacional de Bellas Artes soutenu par une longue suite d'arcades, et, à deux rues de là, le Gran Teatro de La Habana, orgueil de la cité par son style éclectique et ses tours d'angle surmontées de quatre figures allégoriques de bronze.

Nul ne savait véritablement pourquoi le nom de l'établissement reprenait celui d'une lignée illustre de la noblesse italienne. D'autant qu'il était surtout fréquenté par des immigrants chassés de leur Galice natale par le régime du dictateur Franco d'Espagne. Chaque jour, les plus vieux venaient y jouer aux échecs sur la dizaine de petites tables rondes. Puis, ils dégustaient à heure fixe une langouste à la plancha ou encore une tortilla basque arrosée d'une bière locale Hatuey bien froide. La plupart parlaient le galego, langue que ne comprenaient guère les Cubains d'origine, au grand dam d'ailleurs des informateurs de la police secrète du régime qui avaient des yeux et des oreilles dans les moindres recoins. Il n'était pas rare qu'un suspect, surtout parmi les étudiants universitaires activistes, se sauvait par l'arrière-cour qui donnait sur Obrapía pour se

fondre dans une allée sombre. La rue tenait sa notoriété du fait que s’y trouvait, à quelques pas du *Castillo de Farnés*, la maison natale de Manuel Sanguily, un combattant de la guerre d’indépendance cubaine de 1867. Un édifice de plusieurs étages, modeste, dont la façade défraîchie, lézardée par endroits, était percée de quelques fenêtres grillagées.

La pluie persistait. En une semaine, elle avait noyé la ville sous les embruns. Elle ruisselait entre les pavés des rues, formait de grandes flaques boueuses au carrefour des ruelles, infiltrait les toitures des maisons coloniales, coulissait le long des solives, attaquait les saillies dans les murs, se répandait en grandes mares sur les planchers en cascasant des plafonds. Partout, jeunes et vieux écopaient avec tout ce qui, en bois, en métal, en plastique, ressemblait à un quelconque récipient. Les moindres boîtes de conserve étaient mises à contribution. Tous s’activaient en silence, à l’image des pêcheurs qui vidaient les fonds de bateau pendant l’orage, sur la mer démontée, et qui, d’une tempête à l’autre, s’en remettant au destin, répétaient les mêmes gestes avec une même obstination.

Une Ford V8 noire, d’apparence neuve, passa et repassa lentement devant le restaurant. La quatrième fois, le véhicule s’engagea vers la gauche, dans la rue Obrapía, puis se gara du côté le plus sombre. Il s’écoula quelque cinq minutes avant qu’un individu de grande taille en descendît. Il tira le bord de son chapeau pour dissimuler davantage ses traits, boutonna le revers croisé de son veston, vérifia instinctivement le nœud de sa cravate tout en se dirigeant d’un pas alerte vers l’entrée du *Castillo de Farnés*.

— *Put a de lluvia*, maugréa-t-il, pestant contre la pluie, tout en jetant un coup d’œil méfiant sur les lieux.

Rassuré en voyant seulement deux vieux dans un coin, absorbés par leur partie d’échecs, il s’approcha du bar et repoussa le chapeau vers l’arrière. Il n’eut pas à parler.

— Ils sont tous là, souffla le barman, dans la salle à manger... arrivés depuis une bonne heure.

L'autre se pencha au-dessus du bar et fixa l'homme avec autorité.

— Pas d'autres visiteurs... tu sais ce que je veux dire ?

Le barman se contenta de faire non de la tête.

— Bien... la salle à manger est fermée à compter de maintenant...

Joignant le geste à la parole, il tira de la poche intérieure de son veston une enveloppe bien garnie et la poussa discrètement vers le barman. Ce dernier la palpa et la fit disparaître sous le comptoir.

— ¿ *Dólares* ?

— Bien entendu. Pas de problème ?

— Complet pour ce soir, répondit le barman à voix basse. Juste une chose... tu passes par la cuisine.

La pièce était sombre, sans aucune fenêtre apparente. Une douzaine de tables, recouvertes de nappes rouges, pouvaient accueillir une cinquantaine de clients. Par beaux jours, on refusait du monde par dizaines. À l'entrée, un paravent en treillis faisait office de faux mur, simulant une jalousie andalouse composée de lamelles mobiles, propice à une surveillance dérobée. Y étaient suspendus en son milieu un copieux gigot de porc fumé et, de chaque côté, un chapeau de paille, une tresse d'ail bien garnie et un panier rempli d'œufs. Sur le mur en fond de pièce, une murale en céramique, vernissée, émaillée de couleurs allant du vert sombre à l'azur, d'inspiration résolument naïve, illustre un paysage de Galice avec des maisons campagnardes alignées à l'avant-plan, un château profilé sur un plateau et de hauts massifs culminant en fond de tableau.

Les six, tous dans la vingtaine, occupaient la table près de la porte qui donnait sur l'arrière-cour. Ils portaient la chemise blanche et la cravate distinctive de l'Université de La Havane.

Dès qu'ils virent s'avancer vers eux le nouvel arrivant, ils se levèrent d'un bond, manifestement surpris et heureux à la fois.

— ; *Hombre!* s'exclama le plus corpulent du groupe, les cheveux coupés ras, des traits vaguement asiatiques qui lui valaient le surnom de « Chino ».

Le grand gaillard leur sourit tout en leur faisant signe de se calmer et de s'asseoir.

— Vous n'oubliez rien ? leur dit-il.

— *Cuba libre*, fit aussitôt Emilio, en levant le poing.

— *Semilla de la América nueva*, répondirent les autres, à l'unisson.

Depuis la formation de la cellule clandestine, voilà plus d'un an, les six étudiants avaient décidé de ce slogan, inspiré des dernières phrases d'un célèbre essai intitulé *Nuestra América*, écrit par l'homme le plus glorifié par le peuple cubain, le philosophe, poète et martyr de la cause de l'indépendance, José Martí.

— On te croyait mort, Fidelito, fit Rafael, dont les traits juvéniles ne cadraient nullement avec une voix aussi grave.

— Ce n'est pas la première fois, que je sache, et ce ne sera pas la dernière, fut la réponse.

— La dernière fois qu'on a eu de tes nouvelles, ce fut par les journaux, précisa Rubén, un fumeur compulsif, le visage sans cesse agité par des tics.

— C'est pour ça qu'on croyait que les Yankees t'avaient foutu au trou... puis t'avaient fait la peau, reprit Chino. Il y a eu pas mal de dégâts à l'ambassade des États-Unis et la police ne t'a pas ménagé à en croire les journaux... surtout deux ou trois photos... puis, plus de nouvelles, pas la moindre note, Fidelito... que crois-tu que nous imaginions ?

Rubén lui offrit une cigarette.

— Tu sais bien que je ne fume pas, fit l'autre en repoussant la main de Rubén. Quatorze titres pour être exact, poursuivit-il, tous à la une, c'est le meilleur sauf-conduit contre tout incident fâcheux. Cela dit, vous croyez que nous devrions laisser ces abrutis de marins yankees pisser sur le monument à Martí chaque fois qu'ils se soûlent la gueule ?

Il les regarda à tour de rôle.

— ... Et cessez de m'appeler *Fidelito*... ça me fait penser à mon vieux et ça me donne des envies de cogner... *claro* ?

Il y eut un court silence. Les six échangèrent des coups d'œil embarrassés. Ce fut Justo Fuentes, le rédacteur des manifestes étudiants, qui lança d'un ton blagueur :

— Alors, ce sera... Don Fidel !

Le principal intéressé partit d'un grand éclat de rire qui ne manqua pas de semer l'hilarité parmi le groupe.

— Et si nous nous occupions de l'essentiel ? fit alors Chino, en se passant la langue sur les lèvres et en se frottant le ventre.

— *¿ Empanadas ?* risqua Rubén.

Tous levèrent la main en guise d'approbation.

— Et sept Hatueys avec ça ! claironna Rubén.

— Il y aura une bière de trop, annonça Fidel.

— Aye... Aye ! Don Fidel refuse de boire avec le peuple, plaisanta encore Justo. Peut-être un rhum de la meilleure qualité ? Ou alors un drink yankee ? Peut-être nous caches-tu des mauvaises fréquentations, Fidel ?

Ce dernier se contenta de sourire.

— Pas d'alcool... tout simplement, fit-il. Une promesse à quelqu'un de cher. Tu t'occupes des *empanadas*, Rubén, enchaîna-t-il sur un autre ton, ou faudra-t-il te botter le cul ?

En se levant, Rubén esquaissa quelques pas de danse et se dirigea vers la cuisine.

— Avec beaucoup de sauce tomate, précisa Fidel, tu entends, Rubén ? Beaucoup de sauce !

Quelques instants plus tard, un serveur se présenta avec six bières sur un plateau. Le visage baigné de sueur, il les déposa sans un mot et se retira.

— *¿ Salud !* lança Emilio en portant haut son verre bordé d'écume.

Ils entrechoquèrent les verres et burent à l'unisson.

— *¿ Suerte !* reprit Fidel pour la forme, tout en lançant un coup d'œil à Chino.

— Tu as trouvé ? lui demanda-t-il.

Le jeune homme se pencha, prit le sac de toile rapiécé qui lui servait de porte-documents et en retira une liasse de journaux.

— Les dernières nouvelles, fit-il, une pointe d'ironie dans la voix.

Fidel prit lestement le paquet, le déposa sur ses genoux et le palpa.

— Tu as eu des problèmes ?

— Penses-tu ! répondit Chino avec un haussement d'épaules désinvolte.

— Mais encore ?

— Tout ce qu'il y a d'anonyme, fut la réponse. *Barrio chino...* la fumerie d'opium au-dessus du *Pacifico...* c'est mon cousin Camilio qui l'a emprunté au gardien... le règlement d'une dette, tu comprends ?

Fidel leva la tête, le regard perdu. Puis il sortit de la pochette de son veston de petites lunettes cerclées et les ajusta avec soin. Il déplia les journaux et assura la crosse du pistolet dans sa main droite. C'était le modèle qu'il avait demandé : un Browning 9 mm à quinze coups. L'arme était chargée à bloc, et il y avait trois chargeurs additionnels, un total de soixante projectiles. Pour lui commençait véritablement la lutte armée contre tout ce qui faisait obstacle à la liberté du peuple et à l'indépendance de Cuba.

Mais qu'en était-il de ses compagnons de l'heure ? Les regardant, il vit la détermination, l'obstination, même. Mais sauraient-ils s'engager dans une voie sans possibilité de retour ? Engager leurs moindres pensées et gestes en ignorant tout du sort qui les attendait ? S'engager sans réserve, sans craindre le reniement brutal, l'humiliation, le jugement, la mort violente ? En serrant la crosse de l'arme, il se sentit brusquement accablé par une responsabilité presque insoutenable. Et en cet instant, le doute parut dans ses yeux. Pourquoi le suivraient-ils ? Certes, ils étaient volontaires pour des marches de protestation, pour

distribuer des tracts, à la limite se bagarrer avec les forces policières. Les six respiraient à pleins poumons l'air d'une société nouvelle comme ils le faisaient de la brise océane. Ils partageaient le sentiment d'aventure, levaient les poings, scandaient des slogans de liberté, récitaient par cœur les poésies révolutionnaires. Pourtant, de lui, Fidel Castro, la bande des six, le noyau précurseur de la nouvelle Cuba, savait peu de choses. Par exemple que son père, Angel, alors analphabète, s'était engagé sur contrat en Galice pour venir lutter du côté des Espagnols contre l'indépendance de Cuba. Que, nostalgique de la luxuriance caraïbe, il y avait immigré définitivement, était devenu coupeur de canne à sucre pour se retrouver un jour, dans les années 1920, à la tête de mille hectares de pleine propriété et de dix fois plus en fermage, voisin des immenses exploitations de la United Fruit Company et de la West Indies Sugar. Fidel ne leur avait rien dit de ses lectures boulimiques de traités de philosophie, d'histoire et de stratégie militaire, de sa fascination pour l'art oratoire au profit duquel il avait travaillé sa voix à l'exemple d'un Démosthène, modifié la gravité du ton, appris les accents toniques et les roulements caractéristiques du castillan classique. Ils ignoraient qu'il avait acquis une conscience révolutionnaire fanatique en participant clandestinement à la tentative avortée d'invasion de la République dominicaine à Cayo Confites, contre le dictateur Trujillo. Et qu'un an plus tôt, en avril 1948, il avait failli laisser sa peau lors d'une insurrection spontanée à Bogota qui s'était soldée par plus de mille morts.

Il ôta ses lunettes, les déposa devant lui. D'un revers de la main, il s'essuya le front. Le geste lui rappela la touffeur du lieu. Il sentit la sueur courir le long de son échine. Il regarda ses compagnons d'un air grave, tira ses épaules en arrière, tendit sa mâchoire vers l'avant. En moins de dix minutes, de manière rigoureuse, s'attachant aux réalités les plus concrètes sans même s'attarder aux valeurs morales, il leur fit part de sa vision, de « l'état de guerre ».

Le capital américain continuait de dominer les terres, les industries, les banques, le peuple, énonça-t-il. Ce que l'ouvrier et le paysan avaient tiré de leur labeur, la corruption l'avait dilapidé. Le gangstérisme avait proliféré. Il avait pignon sur rue aux quatre coins de La Havane. Des milliards de pesos avaient été détournés et autant le seraient dans moins de dix ans. La dictature pactisait avec les États-Unis. Elle avait mis entre les mains d'entreprises étrangères l'exploitation des ressources du pays, obligé les paysans à céder leurs dernières parcelles de terre aux propriétaires terriens. « Dieu dans le Ciel et le Sauveur de la République dans son palais présidentiel sur Terre », annonçait la propagande à coups de pots-de-vin, d'intimidation, d'arrestations et d'assassinats. D'une conspiration à l'autre, d'un soulèvement à l'autre, le régime esclavagiste changeait simplement de main. Une minorité, hier espagnole, aujourd'hui américaine, s'appropriait la quasi-totalité des revenus de l'île. Depuis l'époque du président Thomas Jefferson jusqu'à celle de Truman, soit depuis un siècle et demi, la même théorie animait les occupants de la Maison-Blanche : « Cuba devait nécessairement tomber aux mains des États-Unis de la même manière qu'un fruit mûr se détachant de l'arbre tombait forcément au sol. » Une loi incontournable de la force d'attraction de la politique américaine, énoncée par les stratèges des présidents.

Cette loi ne fut jamais écrite ni mise en bouche d'un président américain. Aucun ambassadeur ne l'évoqua. Pourtant, elle forçait un durable mépris à l'égard de quelques millions d'insulaires métissés, dont une majorité était analphabète. Elle les comparait à des agitateurs patentés, des brasseurs d'illusions, des provocateurs de tumultes sociaux. Elle se riait des poètes traqués qu'elle prétendait coincés entre mythes, pathos et mélodrames. Elle suggérait un peuple possédé par un érotisme à fleur de peau, engagé dans une quête sans issue les menant d'un été meurtrier au suivant ; un peuple incapable d'affirmer une conscience collective. Une loi voulant que Cuba

soit née avec le vice congénital de la domination étrangère, affirmée, d'une génération à l'autre, à la pointe des baïonnettes états-uniennes.

Une cinquantaine de phrases, exposées sans la moindre animosité dans le ton et le regard, pour que les six comprennent que l'idée d'une révolution tenait aux racines de l'arbre. Par là elle proclamait la mémoire de toutes les existences disparues et exigeait un passage obligé aux actes. Elle pesait lourd, cette idée, et changeait toute chose. On ne la trouvait plus dans les livres. Elle ne ressemblait plus à rien. Elle devait passer avec la force d'un cyclone. Elle allait remuer, déraciner, supprimer. Devant, un nouveau monde allait naître, délivré de la corruption, de la peur. Un lieu où les hommes pourraient, en même temps, avec le même aplomb et d'un même coup d'œil, envelopper la liberté acquise.

On avait servi les *empanadas*. En les mangeant à belles dents, chacun s'improvisa conteur. Pourtant, on réalisait le caractère sacré que prenait cette rencontre, tel un pacte. On éprouvait une exaltation puissante. On allumait une cigarette après l'autre, les volutes formant un nuage dense et bleu.

On entendit soudain les sons d'un orchestre. Des notes baroques jouées à la trompette, les enchaînements d'une clarinette et des percussions de tambour. Une voix grave, rocaillieuse même, entama un air de swing ponctué d'onomatopées improvisées.

— C'est l'orchestre du *Floridita*, fit Emilio.

— Les Yankees ont sorti leurs parapluies, se moqua Rafael.

— Tu veux bien aller jeter un coup d'œil, lui demanda Fidel, qui parut préoccupé par cette remarque.

Rafael sortit par la porte donnant sur l'arrière-cour et revint au bout de quelques minutes, trempé par la pluie qui continuait de s'abattre.

— C'est toi qui aurais eu besoin d'un parapluie, fit Rubén en grimaçant.

— Une quinzaine de Yankees qui se disputent les faveurs de Leopoldina, expliqua Rafael en ignorant la remarque de Rubén et en lissant ses cheveux mouillés.

Leopoldina était la mulâtre la plus convoitée des bars havanais. Elle avait fait ses débuts à treize ans, dans la *Lamparilla*, le haut lieu de la prostitution de rue, mais rapidement sa silhouette sculpturale et son audace lui avaient valu les faveurs de politiciens en vue. Ce qui fit de Leopoldina, à peine âgée de vingt ans, un fruit exotique à valeur de trophée.

Le regard de Fidel s'assombrit. Il serra convulsivement la crosse du pistolet sur ses genoux et émit un grondement. Du coup, l'air riant de ses compagnons disparut.

— Des Leopoldina, il y en a des dizaines dans les casinos, fit-il, des centaines qui traînent d'un bout à l'autre de La Havane... une fille sur quatre qui a dix ans aujourd'hui est déjà condamnée à devenir une locataire numérotée de la *Lamparilla* dans cinq ans...

De sa main gauche, il palpa la petite croix d'argent reliée à une chaînette qu'il portait toujours au cou, un cadeau de sa mère Lina qui la lui avait offerte alors qu'adolescent, il avait fait son entrée à l'école des jésuites de Santiago de Cuba.

— Vous n'êtes ni sourds ni aveugles, que je sache, enchaînant-il d'un ton délibérément courroucé. Vous savez ce qui se passe au *Club 21*, au *Humbolt*, au *Kimbo*, au *Sans Souci*, au *Nocturno*... derrière les décors d'or et d'argent du *Tropicana*... au *Sloppy Joe's*... ou juste à côté, au *Floridita* ! C'est une vaste loterie... le cul d'une Havanaise pour le prix d'un kilo de sucre avec un mambo ou une rumba en prime ! Plus de cent mille qui sont esclaves de cette loterie ! Le mal n'est pas le choléra... il vient de la prostitution gérée par les Yankees, des chanteuses poudrées gérées par les Yankees, des casinos gérés par les Yankees, des rabatteurs de sexe gérés par les Yankees... c'est une épidémie durable qui nous gangrène chaque jour davantage. Cette ville... cette capitale que l'on vante comme un paradis sous les étoiles, est devenue le plus grand bordel de deux mondes... *el*

paraíso bajo las estrellas que volverse en el bordello mas grande de ambos mundos, sin más !

Personne ne répondit. Chacun cherchait quelque chose à dire, mais aucun n'osa vraiment. Rien n'était facile ni même évident lorsqu'il s'agissait de débattre d'un point de vue avec le colosse natif de la province d'Oriente. Son érudition, ses convictions, ses manières autoritaires en imposaient, balayaient les petites comme les grandes idées lorsqu'elles n'étaient pas siennes. Si son jugement était éclairé, il était en même temps sans indulgence. Ce qu'il défendait était sa place à l'avant-scène, un premier rôle. Il prévoyait toute opposition, toute résistance. Ainsi, le mot « être » n'avait de sens pour lui que lorsqu'il l'associait au mot « révolution ». Et ce n'était qu'une fois ce mot en bouche qu'il se sentait en harmonie, possédé par une grâce extraordinaire.

Ce fut Justo Fuentes qui, le premier, se décida de parler. Posément, sans élever le ton. Un propos tout en nuance, sensé, réaliste. Il ne quitta jamais des yeux Fidel. Il nota la mâchoire contractée de ce dernier, et la sueur qui perlait sur son front roulait sur ses joues. Çà et là, un battement rapide des paupières, un hochement de tête. Peu à peu, le regard intimidant de Fidel se mua. Il avait retiré ses lunettes, les avait essuyées avec le revers de la nappe de table. Il triturait machinalement la petite croix d'argent tout en écoutant avec la plus grande attention. Justo ne le pointa jamais, ne le mit pas en cause. Brusquement enhardi, il exposa sa vision des choses. Il soutint que Cuba avait lutté sans faiblir contre un mal terriblement profond que nulle force n'était encore parvenue à éradiquer. Il démontra que les héros qui étaient tombés en traçant les mots « patrie et liberté » avec leur sang avaient déclenché un souffle tellement impétueux qu'il porterait le destin du peuple cubain aux confins de deux mondes. À la condition toutefois de ne pas s'opposer de front à cet empire du mal ; d'enfermer les brigands dans leur suffisance pour qu'ils en viennent à s'entredéchirer ; de feindre la soumission et la complicité sans

toutefois tourner le dos; de tout voir et entendre afin de comprendre les modes d'emploi de la corruption et du vice; de tendre des pièges; de glisser entre les doigts des mafiosi; de tendre la main aux ouvriers, aux paysans, aux pêcheurs; de mobiliser les intellectuels en les questionnant sur la dignité, l'honneur et la grandeur.

— N'est-ce pas de tout ça qu'est faite la liberté? questionna-t-il en guise de conclusion.

Le silence concerté se rompit aussitôt. Chacun s'exprima. On finit par dire, chacun à sa manière, que le temps était venu de franchir le précipice, sans aveuglement ni pitié, mais sans larmes.

Fidel les écoutait un après l'autre. De temps en temps, il approuvait d'un mouvement de tête. À la fin, après avoir réfléchi un instant, il reprit la parole, en regardant droit devant lui. Cette fois il parla sans éclat, sans la moindre emphase. Puis il lâcha :

— J'ai autre chose à vous dire... quelque chose qui pourrait compromettre notre projet... peut-être nous mettre tous en péril...

Les autres parurent décontenancés. Chacun s'avança sur le bout de la chaise, les fesses serrées, l'œil inquiet.

— En mars et en avril de l'an dernier, poursuivit Fidel, et contrairement à ce que je vous avais laissé croire, je n'étais pas sur les terres de mon père, à Birán... J'étais au Venezuela, puis à Panama, afin de manifester en faveur de la restitution du canal par les Américains. De là à Bogota. J'y ai rencontré Jorge Gaitán, le chef du Parti libéral colombien, afin qu'il accepte de soutenir le congrès des étudiants latino-américains. Il avait accepté... comme il avait aussi accepté les grandes lignes du discours que nous lui avons demandé de prononcer. Mais voilà l'apocalypse ! Le lendemain, Gaitán a été abattu de quatre balles sur le trottoir, devant son bureau. Je me suis retrouvé avec un fusil à la main au milieu de milliers de protestataires. J'ai fini par m'en sortir grâce à un diplomate argentin.

Voilà un mois, j'ai appris que des accusations de complot international ont été portées contre moi par le gouvernement de la Colombie...

— As-tu tiré ? lui lança spontanément Rafael.

— Tué quelqu'un ? ajouta Chino, en ouvrant de grands yeux étonnés.

Fidel revit aussitôt le décor, la foule déchaînée, les bousculades, le lynchage de l'assassin, les gens piétinés, la frayeur des femmes avec de jeunes enfants. Il entendait distinctement les coups de feu, sporadiques d'abord, puis par rafales, et il sentait l'odeur âcre de la cordite explosive à base de nitroglycérine qui le prenait à la gorge. Il revit surtout les victimes étendues par dizaines, raides, ensanglantées.

— J'ai tiré !

C'était dit. Dès lors, il savait que pour les six, ce passé venait de le rejoindre, et il ne pourrait plus s'en défaire.

— Alors ? La suite ? demanda Justo.

— Je suis maintenant fiché... ils n'ont besoin que d'un prétexte pour me foutre au trou.

— Il n'existe aucune preuve véritable, objecta Emilio.

— Une photo, fut la réponse de Fidel.

— Tu l'as vue ?

— On me l'a dit.

— Et qui te l'a dit ? demanda encore Emilio.

La pomme d'Adam de Fidel se contracta fortement. Ses traits s'assombrirent.

— Un proche de Batista, souffla-t-il entre ses lèvres serrées. Ce seul nom jeta la consternation dans le groupe.

— L'ancien président ?

— L'actuel sénateur, précisa Fidel.

Ce seul nom de Batista évoquait le mal, l'emprise de la terreur. Un modeste sergent sténographe de l'armée cubaine, Fulgencio Batista mena, en 1933, une action connue depuis sous le nom de « la Révolution des sergents ». La prise de la caserne Columbia, à La Havane, lui valut le grade de colonel, puis, sur

la recommandation de l'ambassade des États-Unis à Cuba, le grade suprême de chef d'état-major de l'armée. Quelques mois plus tard, Batista, le nouveau maître du jeu, fit donner l'assaut de l'hôtel *Nacional*, à l'intérieur duquel s'étaient retranchés des officiers rebelles. Ceux-ci ayant déposé les armes, il ordonna leur assassinat. En 1940, il devint président de Cuba. Soumis aux intérêts américains auxquels il devait le poste, il gouverna sans loi de budget, détourna à sa guise les crédits destinés aux infrastructures du pays, au matériel hospitalier, aux salaires des fonctionnaires. Il contrôla la magistrature, encouragea les attentats contre les étudiants et les professeurs militants de gauche, pactisa avec les chefs du gangstérisme et s'offrit une première retraite dorée, financée par les services secrets américains, dans une somptueuse villa de Daytona Beach, en Floride. Voilà qu'il était de retour, carte de mode, flamboyant, à la tête d'une nouvelle formation politique, nommé sénateur.

Les six étaient tout oreilles, suspendus aux lèvres de Fidel, anxieux de connaître la suite. Chemises collées à la peau, trempés de sueur, ils dévisageaient Fidel de sorte que, pendant un instant, ce dernier regretta d'en avoir tant dit. Il leur raconta le chaos de Bogota. Comment, happé par la vague monstrueuse, il avait trouvé le fusil dans un commissariat de police déserté. Il avait pointé l'arme par défi et il avait aussitôt éprouvé le sentiment d'être en pays de connaissance. En tirant, il avait aperçu quelqu'un en face chanceler, une tache rouge éclaboussant sa chemise. Il avoua que l'idée d'une quelconque culpabilité ne lui était jamais venue. Pas plus qu'il ne trouva sa conscience en porte à faux avec ce qu'il qualifia naturellement d'acte de guerre.

— Gaitán était l'espoir de tous les opprimés de l'Amérique latine... Je le ferai de nouveau s'il le faut, et je le ferai ici, à l'instant même, au nom de José Martí, au nom de Cuba. Si je n'y étais pas né, je voudrais n'être jamais venu au monde ailleurs !

Il avait parlé d'une voix plutôt basse, le visage tendu, l'air obstiné. Puis, redressant les épaules, il ajouta :

— Ce coup de fusil m’a fait naître une deuxième fois !

— Et peut-être te fera-t-il mourir beaucoup plus tôt que tu ne le croyais, ajouta Rubén.

Emilio cligna des yeux, dénotant l’inquiétude.

— Tu devrais être empaillé ou au fond de la baie en compagnie des requins... au contraire, tu es vivant et intact... *gracias a Dios. ¿ Tiene alguna explicación ?* Quelqu’un a payé une rançon ?

Fidel le regarda fixement. Emilio connaissait bien ce regard. Il savait que sa remarque n’était pas prise à la légère, qu’elle avait fait mouche et que Fidel en saisissait toute la portée.

Personne ne réagit. Chez le voisin, du côté du *Floridita*, des sons autrement plus gais leur parvinrent. L’orchestre y allait de percussions improvisées, mêlant les genres, les cadences, les sonorités, accompagné du grain caractéristique d’une voix nègre. On devinait aisément que la clientèle, enflammée par le rythme, succombait à la sensualité d’une danse latine, aux pulsions du corps suggérant l’acte amoureux.

— Que comptes-tu faire ? lui demanda Justo, très calme.

Fidel haussa d’abord les épaules. Il eut envie d’ironiser en disant qu’il tiendrait un bordel dans ses temps libres. Il leva les yeux au plafond.

— Il serait temps qu’on installe des ventilateurs, fit-il, en émettant un petit rire nerveux.

— Sérieusement, Fidel, insista Justo.

— Maintenant que vous avez entendu les faits, c’est à vous de me dire ce que vous comptez faire... rester ou partir... lutter ou fuir.

Ils se regardèrent, nerveux.

— Ce n’est pas aussi simple, commença Emilio, en allumant une autre cigarette, puis la portant à ses lèvres d’une main tremblante. Il faudrait d’abord...

— Rien, interrompit Fidel. Il faut rien du tout ! Rien d’autre que rester ou partir !

La colère le gagnait. Il revoyait l’allure factice, le sourire carnassier, le regard reptilien de cet homme qui avait, une fois

déjà, dupé le peuple en se présentant comme un sang-mêlé, tout aussi près du maître que de l'esclave, du Chinois comme de l'Indien. En réalité, il se vautrait dans la richesse, loin de la misère paysanne. Corrompu par une fortune engendrée par la foule de crimes dont il avait perdu le compte, il était cet homme sans scrupules, tueur déguisé en dévot dont la poignée de main ne valait guère plus qu'une poignée de vent.

Fidel nettoya ses lunettes d'un pan de la nappe de table puis les remit en place.

— Il y a quatre cent dix-sept ans, des bâtards, des voleurs, des repris de justice, des assassins, ont pris une place dans l'histoire de l'humanité en jetant un pont d'or sur l'Atlantique. Il a suffi de deux phrases pour écrire cet opéra de la terreur qui a pour nom *Conquista* ! Deux phrases sorties de la bouche de Francisco Pizarro... « *por este lado se va a Panamá, a ser pobres, por este otro, al Perú, a ser ricos; escoja el que fuere buen Castellano lo que más bien le estuviere...* »

— Ils étaient cent cinquante et ils ont réussi à changer le destin de l'Amérique... puis celui de Cuba, en nous réduisant à l'esclavage. Et ils ont donné naissance à un Fulgencio Batista...

Il s'arrêta pour mesurer l'effet de son plaidoyer. Il décela un début de ferveur dans les regards. Ils retenaient leur souffle, espérant peut-être qu'il fasse naître un rêve au bout de ce transport d'émotion.

— Mais ils ont aussi donné naissance à ceux qui sont ici, aujourd'hui, en ce lieu, poursuivit-il. D'une certaine façon, nous avons l'occasion de prendre notre revanche sur l'Histoire... non pas en rêvant d'ériger une cathédrale dans un désert, mais en commençant par faire le choix que nous dicte notre conscience... C'est donc à vous de décider si vous restez ou si vous partez.

* « De ce côté, ceux qui veulent retourner à Panama pour être pauvres; et de l'autre, ceux qui viennent au Pérou pour être riches. Castillan, choisis bien qui tu veux être... »

— Pour moi, la question ne se pose pas, répondit Chino, d'une voix un peu rauque, tout en adressant un clin d'œil complice à Fidel.

— Je reste, lança Rodriguez, rompant du coup le mutisme observé depuis une bonne heure.

Rafael brandit un cigare et ricana.

— Je l'ai chipé à un Yankee pendant qu'il s'envoyait un rhum et faisait le paon devant une *chica*, gloussa-t-il. Voilà la bonne occasion de le savourer.

Les trois autres échangèrent des regards, paraissant hésiter. Fidel pointa le doigt vers Emilio.

— Si tu n'en es pas, personne ici ne t'en voudra, lui dit-il. Tu as des obligations envers ton organisation d'étudiants et tu dois bien réfléchir aux conséquences...

Il fit un signe de la tête en direction de Rubén et Justo.

— Cela vaut pour vous deux également, ajouta-t-il.

Justo appuya fermement ses coudes sur la table et se prit le menton d'une main.

— Je n'ai pas l'habitude de me défilier lorsque vient le temps de payer l'addition. Je suis bien conscient du prix qu'il faudra payer pour la liberté de notre pays, à ce sujet mon discours ne changera pas d'un iota. J'ai trois questions : y a-t-il quelque chose qui doit être fait absolument que nous ne puissions faire ? Y a-t-il quelque chose qui doit être fait impérativement, mais que la peur nous empêchera de faire ? Et y a-t-il quelque chose qui doit être fait que seul un miracle pourrait accomplir ? J'ai répondu à ces trois questions... là... et là ! fit-il, en pointant sa tête et son cœur. Et toi, Rubén, tu peux répondre ?

Ce dernier secoua la tête.

— Si je loupe mes études, peu importe les raisons, mon père me coupera les vivres, laissa-t-il tomber avec un air presque coupable.

— Tu crois donc que ça ne vaut pas le prix de la liberté ? relança Justo, sur le ton du défi. C'est donc que tu choisis la peur !

Fidel flaira l'affrontement.

— La règle entre nous est claire, intervint-il. C'est le libre choix pour chacun. Si Rubén croit qu'il doit choisir entre la volonté de son père et un espoir qu'il juge vain, nous devons respecter sa décision.

Il se tourna vers Rubén et il lui mit brièvement la main sur l'épaule.

— La semaine dernière, mon père m'a coupé les vivres... il m'a bien fait savoir que si d'ici neuf mois je n'étais par reçu avocat, il serait alors inutile que je remette les pieds à Birán. Qu'est-ce que je dois faire, Rubén, hein ? Mon père, Don Angel, a fait ses propres choix : celui de combattre pour les Espagnols contre l'indépendance de Cuba... celui de s'établir à Cuba plutôt que de se contenter de pain noir en Galice... celui de pactiser avec les exploités pour acquérir des terres... celui de dénoncer les républicains et d'appuyer le dictateur Franco pendant la guerre civile de 36. Moi, je réponds aux trois questions de Justo... d'abord, nous pouvons tout faire ou alors tenter de le faire si telle est notre volonté ; ensuite, la peur serait ma honte, j'en fais mon premier ennemi ; enfin, le miracle n'est pas l'affaire de Dieu lorsqu'on est convaincu que l'impossible est réalisable.

Il fouilla dans ses poches et exhiba deux objets.

— Montre en or... treize carats, enchaîna-t-il, en balançant l'objet entre ses doigts. Un cadeau de mon père lors de mon admission à l'université.

L'autre objet était une clé de contact. Il la déposa sur la table.

— Ford V8... noire... comme celle du directeur de la Banque d'Amérique dans le Vedado... encore un cadeau de mon père...

Il ajouta, après une brève hésitation :

— Les deux sont à vendre dès demain, un premier versement pour la liberté de Cuba ! Et moi, je serai avocat l'an prochain... ou je serai mort !

Rafael faillit s'étouffer avec la fumée du cigare qu'il venait d'allumer. Il toussa et se racla plusieurs fois la gorge.

— Tu veux rire ! lâcha-t-il.

— Non, répondit fermement Fidel. C'est le prix à payer pour un monde nouveau... pas seulement un changement de décor... de discours... mais beaucoup plus ! Pendant un temps, les pieds dans le vide au-dessus du gouffre... des ruines peut-être... des cendres... des vies humaines... mais la certitude que les exploiters, les riches par naissance, les aristocrates patentés, devront payer sans exception. Mon père, Don Angel, le tien, vos pères à tous, propriétaires de plantations de canne à sucre, de tabac... propriétaires d'immeubles, de commerces... devront payer. Voilà où je trace la ligne du choix !

— Quand ? Combien ? demanda Justo.

— Deux ans, trois peut-être... cent mille dollars...

Avec lucidité, en quelques phrases, il fit part du plan. Recruter mille futurs combattants, autant d'armes de tous calibres, établir des camps d'entraînement clandestins, infiltrer la presse et les radios de La Havane, renverser la dictature.

— Il y aura des élections durant ce temps, fit Rubén. Les socialistes prendront le pouvoir... Eduardo Chibás du Parti du peuple deviendra président... les choses changeront radicalement...

Fidel hocha la tête.

— Gaitán était assuré de prendre le pouvoir en Colombie l'an dernier... c'était une affaire entendue. Quatre balles ont suffi pour tuer l'homme et le rêve. Quatre balles ont réduit quinze années de lutte à néant...

Il secoua la tête avec force. Les six se tournaient l'un vers l'autre. Emilio traça du doigt une ligne imaginaire sur la nappe.

— C'est oui !

Rubén fit oui de la tête.

Fidel prit le Browning et le passa dans la ceinture de son pantalon.

— Le temps viendra où ceci sera ma réponse.

1949. Fidel Castro, un étudiant en droit, est dans la mire de la CIA et du FBI. Un danger pour les États-Unis, prétend-on. Meyer Lansky, un dirigeant de la mafia, règne sur l'empire du vice à La Havane.

À des milliers de kilomètres de là, Ernesto Guevara, un jeune Argentin, étudiant en médecine, a épuisé une première vie dans sa lutte contre l'asthme. Il se jure que son autre vie servira à changer le monde.

Cette même année, Jean-Paul Sartre, un philosophe français obsédé par le racisme, met les pieds à Cuba pour la première fois. On lui a raconté que les fantômes des combattants d'une autre époque hantent les hauteurs de la Sierra Maestra et que nul dictateur ne parviendra à les réduire au silence.

À la fin de juillet, Ernest Hemingway, le célèbre écrivain américain, fête ses cinquante ans au *Floridita*, le bar le plus couru de La Havane. Entre deux daiquiris, il dit qu'il ne donnera pas sa vie pour Cuba, mais que c'est grâce à Cuba s'il est encore en vie.

C'est dans l'île de Cuba, un point minuscule sur la carte du monde, tenu par tous les aventuriers, trafiquants, mercenaires, mafiosi et autres démons pour être un paradis perdu sous les étoiles, que s'amorce le compte à rebours d'une révolution qui va marquer le XX^e siècle.

UNE ŒUVRE IMMENSE, UN RÉCIT FABULEUX : LE ROMAN DE TOUTE UNE VIE.



Paul Ohl est romancier, scénariste, essayiste et biographe. Les Fantômes de la Sierra Maestra est sa quinzième œuvre littéraire. Il a également signé trois scénarios de long métrage.

La critique l'a décrit comme le « romancier des civilisations » et un maître du roman historique. L'année 2014 marque les quarante ans de sa vie littéraire.



ISBN 978-2-7648-0085-0



9 782764 800850